

Si le film « Intouchables » touche autant le public, c'est parce qu'il s'inspire d'une histoire vraie : celle de Philippe Pozzo di Borgo, ancien patron des champagnes Pommery à Reims, devenu tétraplégique à 42 ans lors d'un accident de parapente. Interview.

Vous souvenez-vous de ce 23 juin 1993 où votre vie a basculé ?

Oui, j'étais tout à fait conscient après ma chute. L'un des amis qui volait avec moi et qui était chirurgien a immédiatement diagnostiqué que j'étais tétraplégique. Je n'en ai pas fait un drame, sauf pour mon épouse. Béatrice, qui était très affaiblie par un cancer des globules rouges. Malgré ses souffrances, elle venait tous les jours me parler pendant les trois mois où je suis resté dans le coma, après avoir été opéré.

Quand aviez-vous commencé le parapente ?

Peu après l'annonce de la maladie de Béatrice. Face à la mort annoncée de Béatrice, j'ai réagi, comme beaucoup de gens, de manière très égoïste. J'ai eu des égarements, soyons clairs. Je me suis ressaisi quand on nous a appris qu'une petite fille en Colombie nous attendait pour l'adoption. A l'angoisse de perdre Béatrice s'ajoutait le traumatisme provoqué par les licenciements massifs qu'on me demandait de faire. Cela allait à l'encontre de mon éthique et des valeurs sociales transmises par ma famille, qui avait dû céder les rênes du groupe à des financiers. Le parapente, c'était une fuite devant la maladie de Béatrice, une fuite devant tous ces massacres d'innocents. D'ailleurs, après l'accident, je fus assailli de cauchemars très prémonitoires sur la brutalité du monde des affaires que nous connaissons aujourd'hui.



Dans votre livre, vous écrivez : « Béatrice, la crucifiée, m'a ressuscité ».

Je n'ai jamais eu la moindre inquiétude sur le handicap, car Béatrice était là, à mes côtés, à me dire que la vie allait continuer. Elle-même était crucifiée de souffrances épouvantables, mais vivait son cancer de manière très courageuse. Elle a pris sur elle de déménager à côté de l'hôpital, où je suis resté plus d'un an ; elle venait tous les jours avec les enfants.

N'avez-vous pas éprouvé de la culpabilité ?

Bien sûr que oui ; je ne pouvais plus aider Béatrice et j'ai traumatisé mes enfants. J'ai

connu un grand moment de flottement, avec une tentative de suicide, comme tous les grands accidentés. Mais cette culpabilité s'est dissipée grâce au regard de Béatrice. Elle savait qu'elle arrivait au bout et m'exhortait à continuer à vivre pour les deux enfants que nous avons adoptés. Elle est morte trois ans après mon accident.

Vous embauchez un auxiliaire de vie, Abdel, le héros du film, qui va changer votre vie.

Nous étions deux désespérés qui cherchaient un moyen de s'en sortir : le riche tétra, fou de douleur d'avoir perdu son épouse, et le jeune caïd qui sort de taule et veut tout faire sauter. Deux gars en marge de la société, deux « intouchables » qui s'appuient l'un sur l'autre.

La grande tentation du handicap et de la souffrance, c'est l'isolement. Ma chance fut d'avoir un « diable gardien » qui me sortait du lit, me faisait bouger, me mettait dans la voiture à n'importe quelle heure de la nuit, y compris quand j'avais de grandes souffrances neurologiques. Abdel m'a emmené en banlieue, à Honfleur, au Canada, au Maroc...

Face au handicap, il a une attitude désopilante ...

Abdel n'a aucune compassion. Ça ne lui fait pas peur de me taper sur l'estomac toute la nuit pour dégager les poumons. Il n'appelle pas le Samu. Quand il voit que c'est limite, il m'emmène à l'hôpital ! C'est son instinct de vie qui m'a sauvé. La pitié, ça ne m'aide pas ; je préfère que la personne me parle de ses petits bobos.

Abdel vous a aidé, et vous l'avez aidé...

Oui, les personnes handicapées peuvent aider les personnes valides. A la fin de mon livre, j'ai indiqué mon adresse mail ; je reçois en moyenne deux cents messages par jour, souvent de personnes qui vivent des souffrances épouvantables. Tant mieux si le film donne de l'espoir. J'ai tenu à ce qu'il soit projeté en Bretagne, dans un centre de rééducation de handicapés très lourds où j'avais longtemps séjourné. Le public, installé sur des fauteuils ou des lits médicalisés, riait, alors que les réalisateurs, eux, pleuraient. Un moment inoubliable.

La foi vous a-t-elle aidé ?

C'est la foi de Béatrice qui m'a aidé. Elle qui perdait ses enfants à la naissance vivait cette épreuve avec une confiance extraordinaire. Pour elle, la foi était une évidence. Moi, j'étais beaucoup plus compliqué, cérébral. Nous avons beaucoup prié ensemble. Ma foi vient de l'intercession de Béatrice.

*Notes prises par Céline Larousse lors d'une interview diffusée sur RCF
Extraits de « Reims-Ardennes »*